

# LE TOUR DU MONDE

de deux enfants de Liège  
GRAND ROMAN INEDIT



Le Rossai

Jeannet

Librairie L. OPDEBEEK rue S<sup>t</sup> Willebrord 47 ANVERS

AUCTOR

LE  
TOUR DU MONDE

de deux enfants de Liège



LIBRAIRIE L. OPDEBEEK

57, RUE ST-WILLEBRORD

ANVERS.

1911.

# Le Tour du Monde de Deux Enfants de Liège.

---

## CHAPITRE I.

---

### La Fuite.

C'était par un soir de novembre. Un brouillard épais pesait sur la ville de Liège.

Les réverbères, qui brûlaient péniblement, semblaient enveloppés d'un voile de crêpe. Leur lumière était vague et incertaine ; les passants, que l'on apercevait dans les rues, hâtaient le pas et, frileusement engoncés dans leurs paletots, semblaient des ombres.

Les clochers avaient déjà, de leur voix d'airain, annoncé minuit à la ville endormie.

Certains débits de boisson du quai de la Goffe étaient encore éclairés, malgré l'heure tardive, et des chants avinés y décelaient la présence de nombreux consommateurs, que le mauvais temps n'avait pu retenir chez eux.

Sur le quai, on eut pu voir un petit garçon qui, un accordéon en bandoulière et les mains enfoncées dans les poches du mince vêtement qui le couvrait, se glissait furtivement le long des maisons.

Il s'arrêtait à la porte de chaque café, tendait l'oreille, et faisait mine d'entrer. Mais, rebuté par un geste brutal ou par une menace violente, il se hâtait de ressortir, pour renouveler plus loin ses tentatives infructueuses.

Les buveurs attardés semblaient ne goûter que médiocrement la musique, ce soir là... Par ce temps de brême, ils préféraient un verre de mauvais alcool.

Le petit continuait d'errer le long des quais, sans rencontrer d'accueil plus encourageant.

Il était arrivé au marché aux fruits.

Soudain, la porte d'un débit s'ouvrit, et quatre individus sortirent en chantant un banal refrain populaire.

Ils semblaient avoir ingurgité pas mal de choppes et de petits verres, car leur équilibre était plutôt instable, tandis que leurs chants n'avaient rien d'harmonieux.

Le petit garçon crut avoir trouvé dans cette rencontre fortuite, l'occasion de gagner la recette que la mauvaise humeur des buveurs ne lui avait pas permis de réaliser, ce soir là. Vivement, il déboucla l'accordéon, et précéda les quatre ivrognes en jouant l'air qu'ils braillaient.

Ils se montrèrent ravis de cet accompagnement inattendu, car, se tenant par la main, ils se mirent à danser, tout en reprenant à pleine voix le refrain populaire.

Le long des rues vides et tristes, les ivrognes suivaient le petit joueur d'accordéon qui avait l'air de les guider dans la nuit brêmeuse.

Ils finirent par arriver au pont des Arches, toujours au son de l'accordéon, accompagnant les chansons que l'ivresse leur faisait chanter.

Tout à coup, l'un deux interrompit la chanson commencée, et retint ses compagnons.

— Et voilà une musique du diable ! dit-il. On jurerait une assemblée de chats dans une gouttière !

Et, s'adressant au garçonnet :

— Finis, et hâte-toi de filer d'ici !

— Laisse le donc jouer, répliqua l'un des compagnons. Autant cette musique là qu'une autre !

Encouragé par cette intervention, le petit musicien entama une nouvelle chanson.

Mais l'individu qui avait parlé le premier semblait avoir le vin têté.

— Vas-tu t'en aller !... Et plus vite que ça !... Décamperas-tu, mauvaise graine ! Attends, quelques coups de pied bien appliqués te donneront du cœur au ventre...

Il s'apprêtait à accomplir sa menace...

Le garçonnet s'était jeté de côté.

Les trois camarades de l'irascible buveur l'entourèrent, finirent par l'apaiser tant bien que mal, et l'entraînèrent.

Cela ne faisait point l'affaire du petit joueur d'accordéon.

— J'ai joué pour vous ! gémit-il d'une petite voix plaintive. Donnez moi quelques sous.

Les ivrognes poursuivaient leur chemin sans plus s'inquiéter du petit, qui se mit à leur poursuite en répétant :

— Donnez-moi donc quelques sous, je vous prie !

Tout à coup, l'un des individus se retourna brusquement et s'élança sur le petit garçon :

— Petit misérable ! s'écria-t-il, si tu ne te tiens coi, je te paierai, mais à ma façon !

— Quelques sous ! dit encore le musicien, en jetant autour de lui un regard éperdu, pour voir si aucune aide ne lui arrivait.

— Ah ! tu ne te tairas donc pas !

Et, agrémentant son geste de quelques jurons salés, l'ivrogne donna un coup de pied dans l'accordéon, qui s'échappa des petites mains qui le tenaient, et alla s'abîmer dans la boue...

— En voilà des sous, galopin !

La petit garçon s'élança vers l'endroit où se trouvait son instrument, tandis que les quatre individus, trouvant bien drôle leur ignoble action, s'esclaffaient. Ils en riaient aux larmes.

Comme attirée par tout ce bruit, une grande ombre s'approcha ; malgré le brouillard, on distinguait le képi dont elle était coiffée.

Les quatre ivrognes, reconnaissant un agent de police, s'enfuirent à toutes jambes et disparurent bientôt dans le brouillard.

Quant au joueur d'accordéon, il avait pris son instrument, couvert de boue et fort mal en point, sous le bras, et s'était éclipsé également.

À quelque distance de là, il s'arrêta, et examina l'instrument à la lumière diffuse d'un réverbère.

L'accordéon était complètement défoncé...

À cette découverte, le visage du petit exprima une vive anxiété. N'y tenant plus, le pauvre petit se laissa tomber sur le seuil d'une porte et éclata en sanglots convulsifs.

Il pleura longtemps, la tête enfouie dans les mains.

Il se leva enfin, traversa quelques rues d'un pas lent et finit par arriver dans une ruelle fort sale et obscure.

Il pénétra dans une haute maison, dont la porte était entre ouverte.

Il grimpa le long d'un escalier qui avait plutôt l'air d'une échelle et arriva enfin au grenier. Une porte entrebâillée laissait filtrer un mince rayon de lumière.

Le petit s'arrêta devant cette porte.

Il n'osait entrer.

Précaution bien inutile. De l'intérieur du grenier, on devait l'avoir entendu, car une voix rude proféra :

— Qui est là ?

Et la porte s'ouvrit violemment, de sorte que le petit se trouva subitement en pleine lumière..

— C'est moi, père...

— Je le vois fichtra bien que c'est toi, morveux... Eh bien! la recette a-t-elle été bonne?

Le gamin semblait cloué sur place.

— Eh bien, aurais-tu avalé ta langue?

Un individu trapu, de petite taille, et qui n'était vêtu que d'un pantalon et d'une camisole, étendit une main velue vers l'enfant, et le saisit par l'épaule.

Il le força ainsi à pénétrer dans la chambre...

— Fais voir.... qu'apportes-tu?

— Rien, père....

— Rien? Comment, pas un rouge liard!.... En ce cas, que viens-tu faire ici?... A la porte! Va gagner ton pain, paresseux!

— Je ne sais plus jouer.... Voyez...

Et il montra l'accordéon.

L'homme lui arracha son instrument des mains et l'examina attentivement.

Une fureur bestiale contracta les traits de l'homme, lorsqu'il eut constaté les irrémédiables dégâts causés par la brutalité de l'ivrogne.

— Viens ici! ordonna-t-il enfin.

Le petit, tremblant des pieds à la tête, fit quelques pas hésitants...

L'homme, ne se possédant plus de colère, le saisit par la tête et lui appliqua rudement l'accordéon sur la figure.

— Qu'est ce que cela? Qui a fait cela?...

— Je n'y peux rien!... burlait le petit martyr... Lâchez moi, de grâce!.. Ai! Ai! C'étaient quatre hommes!...

Le misérable finit par jeter l'instrument sur une chaise. Mais sa fureur était loin d'être apaisée. Il asséna un tel coup à l'enfant, en pleine figure, que le petit malheureux, étourdi, tomba à la renverse sur le sol.

— Il ne manquait plus que cela!... J'ai déjà dû battre comme plâtre le Rossai, ce vaurien, parce qu'il n'avait pas récolté assez! Six sous! Le paresseux! Et voilà que tu reviens sans un sou et tu ramènes l'accordéon en pièces! Ici, mauvaise graine!.. Ici, te dis-je!...

Et, comme le malheureux tentait de s'enfuir par la porte entre-ouverte, il le saisit par l'oreille et l'attira violemment à lui.

— Quels sont-ils, ces quatre hommes?...

— Je ne les connais pas!

— Ah! tu ne les connais pas?... Ce sont donc des mensonges que tu me racontes!... Tu veux m'en faire accroire!... Tu as gaspillé ton temps avec des vauriens de ton espèce, au lieu de travailler!...



Et ce sera l'un de tes camarades qui aura cassé l'accordéon !... Que comptes-tu faire, à présent ?... Comment vas-tu gagner ta vie ?... Je t'écraserai la tête à coups de botte !.. Misérable !... Vaurien !...

Chaque exclamation s'agrémentait d'un juron et était soulignée d'une taloche ou d'un coup de pied.

L'enfant se taisait. Il réprimait même les cris que la douleur voulait lui arracher. Il savait trop bien que ses plaintes avaient pour seul effet d'augmenter la rage de son bourreau.

— Je devrais te jeter à bas de tous les escaliers !... Je ne sais ce qui me retient !... Je devrais te briser comme un fêtu de paille !... Pas un son de recette !... et l'accordéon au diable !

Et les coups tombaient dru sur le petit martyr...

Enfin, l'ignoble personnage parut se fatiguer.

— Nous en recauserons demain !... Coûte que coûte, je te ferai payer cher le tour que tu viens de me jouer... Je te ferai passer le goût du pain. Et maintenant, ôtes-toi de là... A la niche !

Un formidable coup de pied envoya le petit sur le palier. Avec un faible gémissement, il s'y abattit, les mains étendues. Un peu plus il roulait dans l'escalier.

La porte de la chambre se referma avec fracas.

A grand peine, le petit se releva dans les ténèbres...

Il gémissait à fendre l'âme... Tout son petit corps était endolori. Chaque mouvement lui faisait mal.

Dans l'obscurité, une voix étouffée murmura :

— Viens vite, Jeannot...

Le garçonnet se tourna du côté d'où partait cette voix. Il se trouvait devant une grande caisse de bois blanc où une forme humaine était étendue, qui lui tendait les bras.

Jeannot enjamba le bord de la caisse, et étendit son pauvre petit corps tout endolori et tout couvert de contusions sur la paille et les chiffons, sur lesquels son frère était déjà couché. Cet enfant s'appelait en réalité Louis, mais, à cause de ses cheveux roux, son père l'avait baptisé le « Rossai ».

La caisse leur tenait lieu de lit... C'était là leur « niche » commune.

— Nous pouvons nous estimer heureux qu'il n'ait pas trop bu ce soir, dit le Rossai, sinon il nous aurait encore mieux servis. Pourvu qu'il ne songe pas à nous quand il sortira tantôt pour aller boire de nouveau, sinon la fête pourrait reprendre de plus belle... Allons, petit, ne pleures plus... J'en ai attrapé bien, plus que toi... Tais-toi donc, qu'il ne t'entende pas.

Le Rossai entourra son frère de ses deux bras et fit reposer sa tête sur sa poitrine...

— Tais-toi, petit... J'ai à te raconter quelque chose, quand il sera parti... Etouffe tes sanglots, car le voilà...

La porte s'ouvrit en effet, mais le père, sans s'inquiéter des enfants qui se tenaient immobiles et retenaient leur souffle, descendit l'escalier d'un pas mal assuré.

Dès que le bruit de ses pas se fut éloigné, le Rossai se dressa sur son séant. Il tendit l'oreille et, sûr d'être délivré du voisinage de son père, il dit à mi-voix :

— Jeannot, je file d'ici...\* J'en ai assez de recevoir des coups au lieu de nourriture et de n'entendre jamais que des jurons et des malédictions... M'accompagnes-tu ?

— Où irais-tu ?

— Ne t'inquiète pas de cela !... Nous verrons bien !...

— Je n'ose pas.

— Comment ? Tu n'oses pas ? Mais, une fois parti d'ici tu n'as rien à craindre.

— Il nous retrouvera.

— Nous irons si loin qu'il ne saura plus nous retrouver...

Mais, si tu préfères rester ici, libre à toi ! Quant à moi, c'est décidé, je file !

En disant ces mots, le Rossai avait enjambé le bord de la caisse. Jeannot se remit à pleurer.

— Rester... seul... ici... gémit-il d'une voix entrecoupée de sanglots.

— Non, non, répliqua le Rossai d'un ton bourru. Il faut que tu viennes. J'emploierai la force, au besoin... Allons, ouste !... Grouille toi !

Le petit sortit de la caisse.

— J'ai encore affaire ici... Assieds-toi sur la première marche de l'escalier et fais bien attention... Dès que tu entends quelque chose, vite dans la niche... Cela suffira...

— J'ai peur, dit l'enfant en tremblant.

— Ça te passera vite. Allons, prends ta faction.

Le Rossai ouvrit doucement la porte et entra dans la chambre.

Au bout de quelques minutes, il revint auprès de Jeannet, auquel il tendit un accordéon.

— Prends, lui dit-il, c'est le mien. Le tien est au diable, à ce que j'ai entendu tantôt. Tant pis !... Plus tard, nous en achèterons un autre... Sous chaque pied du lit du vieux se trouvait une pièce de cent sous... Il s'imaginait que je n'en savais rien... Voici les belles roues de notre automobile. Ça nous mènera loin. Et maintenant, filons !... Laisse-moi passer d'abord...

— Comme j'ai peur, Rossai.

— Fais en sorte de ne pas tomber des escaliers...

Ils descendirent furtivement les escaliers.

— Bien, dit le Rossai. Il nous reste encore le corridor à franchir...

Voilà qui est fait... Nous voilà dans la rue... Viens par ici, le vieux est sans doute en train de boire, à la « Pomme de pin » ! Donne-moi la main. Nous avancerons plus vite. Je nourrissais ce plan depuis longtemps, mais j'ai voulu attendre que la quatrième pièce de cent sous y fut.

Les deux enfants, la main dans la main, s'effacèrent dans la brume, vers le but inconnu que leur réservait la destinée.

### L'enfant volé.

— Madame la comtesse est absente, dit le laquais qui avait entr'ouvert le portail du château et qui s'était posté dans l'entre-haillage, comme pour en interdire le passage à l'étranger auquel il s'adressait.

— Madame la comtesse n'est pas absente, fut la réponse.

— Monsieur, qui n'est pas de la maison, est donc mieux informé que moi...

— Mieux ? Non, mais au moins aussi bien. Ceci dit, je vous serais bien obligé de reculer un peu votre grosse bedaine, cela me permettra de vous faire la preuve de ce que j'avance, ce qui m'est littéralement impossible ici, en plein vent. Le froid de loup qui règne ici, enlèverait toute chaleur à ce que je pourrais dire.

— Mais je vous répète que Madame la...

— Pour pénétrer dans la place, il me faudra donc vous passer sur le corps ? Ecoutez, je n'ai pas d'intention homicide, je ne suis nullement un assassin quoique je gagne les pieds gelés, ce qui a généralement pour effet de me rendre très-cruel... Allons, soit, j'admets que vous êtes mieux informé que moi : Madame la comtesse est absente, mais mon grand père maternel était sorcier... Nous le sommes tous un peu dans ma famille et mon ancêtre m'a légué ses secrets. Ce fut là, hélas, le seul héritage que j'en recueillis. Je veux vous émerveiller...

L'étranger sortit un portefeuille.

— C'est un fou, se dit le laquais, pourvu que ce ne soit pas un fou dangereux.

Son interlocuteur lui tendit une carte de visite.

— Veuillez avoir la bonté, dit-il, de bien vouloir déposer ceci sur la table du salon où Madame la comtesse passe une grande partie de la journée, lorsque, bien entendu, elle n'est pas absente...

Vous verrez immédiatement s'accomplir un miracle... Madame la comtesse apparaîtra tout soudain, et vous dira « Jean », à moins que vous ne vous nommiez Pierre, — Jean, introduisez immédiatement ce monsieur... Sapristi, les pieds me gèlent ! Si votre peau vous est chère, écartez-vous et faites ce que je vous dis.

Le laquais regarda alternativement son étrange interlocuteur et le carré de bristol que celui-ci lui avait remis.

Après un moment de réflexion, il fit entrer l'étranger dans un petit salon attenant au vestibule.

— Veuillez attendre ici un instant., lui dit-il.

— Allez opérer le prodige, mon brave !

Le domestique se retira en haussant les épaules et en marmottant entre les dents un mot qui ressemblait beaucoup au mot « fou » et que l'étranger, s'il l'eut entendu, aurait eu tout lieu de croire proféré à son adresse.

Quelques instants après, le laquais revint en grande hâte et dit, d'un ton extrêmement poli :

— Madame la comtesse désire voir immédiatement Monsieur. Que Monsieur veuille bien me suivre.

— Ah Ah ! Vous voyez que la science de mon grand père maternel n'est pas un vain mot... Elle est apparue de suite ; n'est-il pas vrai ? Qui donc était le mieux informé de nous deux ?

Le laquais conduisit le visiteur dans un salon magnifiquement meublé du premier étage, où une jeune femme, un livre à la main, était assise près d'une large croisée.

L'étranger s'arrêta près de la porte, que le laquais ferma derrière lui.

Il s'inclina profondément et dit :

— Madame la comtesse...

La jeune femme se leva, répondit par une légère inclinaison de la tête et dit :

— Asseyez-vous, Monsieur Limiet.

Elle se rassit, après avoir considéré attentivement son visiteur.

— Je vous attendais depuis plusieurs jours, Monsieur, reprit-elle après un silence. Mon frère m'avait écrit que vous vous seriez présenté au début de la semaine.

— C'était là mon intention, Madame, mais j'ai préféré ne venir que muni de renseignements intéressants...

— Ce qui veut dire, que vous en avez recueillis depuis ?...

— Parfaitement, Madame...

— Et ils concernent...

Elle se tut, mais Monsieur Limiet continua la phrase qu'elle avait commencée :

— L'enfant.

La comtesse pâlit.

Elle ne put, tout d'abord, proférer de parole.

Elle se ressaisit enfin, et s'approchant du visiteur, lui dit :

— Il s'agit de mon fils...

— Ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le dire, Madame la comtesse...

— Il vit ?

— Oui.

— Vous savez où il se trouve ? Vous l'avez vu ? Il vous accompagne peut-être...

— N'anticipons pas, Madame... Je n'en suis pas encore là.. Monsieur votre frère ne m'a parlé de l'affaire qu'il y a deux mois à peine et il me semble que c'est déjà bien beau que je puisse venir vous affirmer que l'enfant vit et que j'espère découvrir bientôt où il réside actuellement.

Le visage de la comtesse exprima clairement une profonde déaillusion.

Elle se rassit et dit :

— J'écoute, Monsieur, ce que vous avez à me communiquer.

— Lorsque je me suis présenté chez Monsieur votre frère, à l'effet de lui offrir mes offices en vue de rechercher votre fils, je n'ai pu obtenir que des renseignements fort peu précis. J'ai appris qu'une de vos femmes de chambre a, par vengeance, enlevé votre fils, et que l'on n'a pu retrouver sa trace que jusqu'à Bruxelles. Voilà tout ce qu'ont pu établir des recherches qui ont pris des années... Lors de l'enlèvement, votre enfant avait quatre ans ; il en a donc douze actuellement...

— C'est exact.

— Il me fallait donc retrouver une piste perdue depuis huit ans !... Vous admettez, Madame, que c'était là une tâche ne présentant que bien peu de chances de réussite.

— En effet...

— Une quinzaine m'a suffi pour découvrir ce que la police avait vainement essayé de tirer au clair au lendemain de l'enlèvement. Je dois avouer que le hasard m'a servi ; j'ai donc réussi à savoir où se trouvait, lors de l'attentat, la mère de la femme de chambre... C'était là la clef du mystère...

Monsieur Limiet sortit quelques papiers de sa poche et les parcourut rapidement.

— Cette femme a parcouru presque toutes les parties du pays et a même habité la France et l'Allemagne. J'ai mis la police officielle à l'œuvre et j'ai appris ainsi que deux enfants l'accompagnaient, et qu'elle les dressait à mendier. Elle était veuve, Madame, et s'est remariée à Lille. Mon dernier renseignement me dit qu'elle est morte à Liège. C'est tout. Je vais donc me rendre à Liège pour y poursuivre mes recherches.

— Et c'est tout, Monsieur ? dit la comtesse en soupirant.

Limiet fronça les sourcils et regarda la comtesse d'un air peu aimable.

— Vous trouvez que c'est peu pour deux mois de recherches à peine, grommela-t-il, sans cacher son irritation.

— Non, non, Monsieur, ne m'en voulez pas si je ne vous témoigne pas de satisfaction, mais voilà des années que je pleure mon fils. Le revoir, le serrer sur mon cœur, voilà ce qu'il me faut.

— Avant de me rendre à Liège, je voulais vous rendre compte de l'état de mes investigations, vous dire que j'espère réussir et enfin, vous montrer quelque chose qui ne manquera pas de vous intéresser.

Il prit une enveloppe, en sortit une photographie sur verre et la tendit à la comtesse.

— Voilà ce que j'ai su découvrir à Lille. C'est le portrait de la femme et des...

La comtesse l'interrompit. A peine avait-elle jeté les yeux sur la photographie, qu'elle s'écriait :

— C'est lui ! C'est Raoul !

— Vous voyez que je tiens la bonne piste !

— Oui, oui, c'est mon enfant, c'est mon fils !... Que je suis heureuse !... C'est lui, c'est bien lui !...

Elle posa les lèvres sur le portrait.

— Je vous accompagne, Monsieur, reprit-elle, je vais à Liège. Partons immédiatement.

Le visiteur sourit légèrement.

— Je comprends votre joie, Madame, et je regrette bien vivement devoir y mettre un terme. Mais il faudra que j'aille seul à Liège... Rien ne me prouve que l'enfant est encore à Liège et, dans l'affirmative, il me faudra du temps pour découvrir sa demeure... Il vous faudra patienter plusieurs jours, bien davantage peut-être.

La comtesse, le visage empreint de tristesse, le considéra longuement.

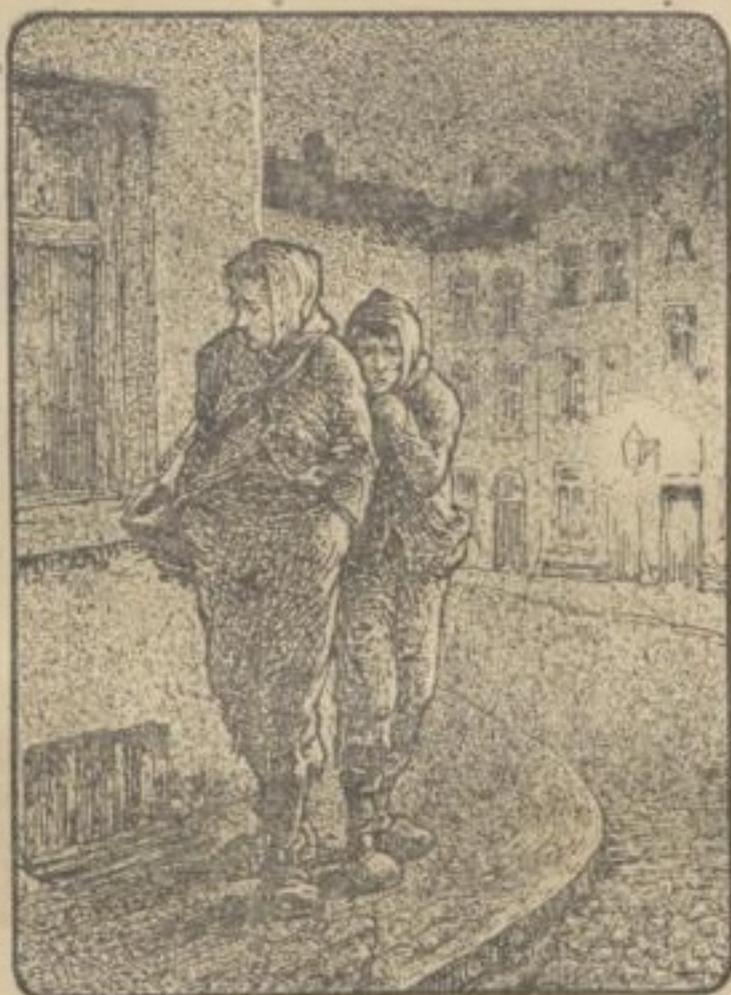
— Je me suis laissée entraîner par la joie, dit-elle, mais vous, Monsieur, partez immédiatement... Ne perdez pas une minute... Mon enfant est malheureux peut-être !... Lorsque cette pensée me vient.

Elle éclata en sanglots.

— Voilà huit longues années que cette horrible pensée me poursuit chaque jour, chaque nuit...

— Remettez-vous, Madame, je vous répète que j'ai la quasi certitude de retrouver votre fils.

— Tout ce que vous exigerez...



Les deux enfants s'effacèrent dans la brume, vers le but inconnu que leur réservait la destinée. (page 7).

— Je travaille pour l'agence, Madame. Celle-ci a fait accord avec Monsieur votre frère. Au surplus, plus que l'argent, la gloire professionnelle m'attire. Si j'étais Anglais, Madame, je tâcherais de détrôner Sherlock Holmes... Maintenant que vous connaissez l'état de mes recherches, je me permets de prendre congé, afin de reprendre mes travaux.

Limiet se leva.

— Puis-je vous demander, Madame, de me remettre cette photographie?

— Oh! Laissez-moi ce portrait!

— Impossible, Madame, ce document précieux m'aidera puissamment. J'espère bientôt pouvoir vous rendre l'original!

— Si vous réussissiez...

— J'aurai prouvé que je connais mon métier. J'ai bien l'honneur...

— Ecrivez-moi chaque jour.

— En cas de besoin, certes, et, bien entendu, si j'en ai le temps. Je n'en aurai pas à revendre.

Le visiteur sortit du salon, où la comtesse retomba sur son siège, pour laisser libre cours à ses larmes.

Sa douleur était pourtant moins lancinante qu'avant la visite de Limiet. Un rayon d'espoir, bien lointain il est vrai, lui donnait des forces.

L'étranger, retrouvant le laquais qui avait défendu avec tant d'acharnement l'accès du château, lui dit d'un air narquois :

— J'ai opéré un nouveau miracle, mon brave. Madame la comtesse est de nouveau absente. Je l'ai escamotée... Que dites-vous des talents de mon grand-père maternel ?

---

### CHAPITRE 3.

---

#### En route !

La main dans la main, les deux enfants s'éloignaient dans le brouillard...

Ils ne soufflaient mot ni l'un ni l'autre, mais une multitude de pensées leur passait par la tête.

Le Rossai, un garnement d'une quinzaine d'années, solidement bâti, était le rejeton d'une robuste lignée de paysans et de vagabonds. Depuis longtemps il caressait le plan d'abandonner le grenier sordide où il recevait plus de raclées que de croûtes de pain, et la caisse où il se nichait comme un chien.

Il voulait aborder la vie. Il savait donc où aller, mais il ne savait s'il réussirait dans son plan et cette incertitude le tourmentait.

— Si ça ne va pas, se disait-il, j'aurai bientôt trouvé autre chose. Avec deux accordéons, nous saurons en tout cas nous assurer un gîte au moins aussi confortable que celui que nous quittons et

des repas au moins aussi copieux. Le grand point c'est de ne pas retomber dans les pattes du vieux.

Il regretta un instant d'avoir emmené Jeannot, qui le suivait à pas craintifs.

— Si j'étais seul, se disait-il, il me serait plus facile de gagner ma vie et de me tirer des pattes de mon père... Mais en ce cas, il passerait la colère que lui causera ma fuite sur le malheureux Jeannot!... Le petit malheureux!... Et je l'aime trop, mon frêrot. Non, je me reprocherais toute ma vie de l'avoir abandonné à son sort.

Et il serra tendrement la main de son petit camarade.

Oui, il aimait son frêrot! Le Rossai avait déjà sept ans lorsque ce petit frère, alors âgé de quatre ans, vint brusquement lui tomber du ciel. C'était un enfant très tendre, très doux, qui ne demandait qu'à être aimé de tout le monde. Il supportait, sans une plainte, les agaceries du Rossai et même, parfois, ses taloches. Et comme il l'aimait, ce grand frère! si robuste, si rude aussi, qui l'avait protégé bien souvent contre des camarades taquins.

Ils avaient grandi ensemble, dans cette amitié réciproque. On les avait dressés à aller mendier, puis à courir les cafés de nuit avec leur accordéon. Ils avaient subi ensemble bien de mauvais traitements, pour se consoler mutuellement dans leur « niche » commune.

Ceux qui souffrent ensemble, contractent d'ordinaire une amitié inaltérable, une véritable amitié de frères.

— Où j'irai, Jeannot ira, conclut le Rossai, fût-ce au bout du monde... Que ferait-il sans moi, le pauvre petit?

Les pensées du petit Jeannot étaient de tout autre nature.

Issu d'une noble lignée, élevé en prince, et transplanté brusquement dans ce milieu de miséreux, le pauvre petit n'avait pu réagir et se cuirasser contre le sort. Il était resté un être faible, débile de corps et débile d'esprit.

Non pas qu'il manquât d'intelligence. Loïn de là; intelligent, il l'était, autant qu'un petit mendiant peut l'être. Mais autant sa complexion était faible, autant ses sentiments étaient affinés et délicats.

Cette fuite brusque, ce voyage dans l'inconnu lui inspiraient une profonde terreur.

— Où donc allons-nous? se demandait-il. Notre sort sera peut-être encore plus dur qu'auprès du père.

Cette pensée le faisait trembler.

— Et s'il nous retrouvait jamais?... Nous paierions cher cette escapade. Il nous assommerait sûrement...

Et la conclusion du raisonnement du craintif bonhomme était

la suivante :

— Ah ! Nous aurions mieux fait de rester dans notre niche. Aussi bien, nous en avons l'habitude...

Bien de grandes personnes se montrent aussi faibles, et raisonnent de même. Ils n'osent pas affronter la vie, et préfèrent mener une existence médiocre que de courir le risque d'échouer dans une tentative d'amélioration et de retomber plus bas encore.

— J'ai froid, Rossai, dit enfin le petit... Est-ce encore bien loin ?

Malgré leur situation précaire, le Rossai ne put s'empêcher de plaisanter.

— Bien loin ! Mais oui, c'est au bout du monde !

— Est-ce loin ça ?

— C'est passé le pays des moricauds... Mais je dis ça pour rire... Ne pleure donc pas, bientôt nous aurons un bon lit et nous aurons tôt fait d'oublier nos trases... Encore deux rues et nous y sommes... Regrettes-tu de m'avoir suivi ?

Le petit ne répondit point.

Il le regrettait en effet, mais sans oser l'avouer.

Ils firent encore un bon bout de chemin, le Rossai tout allègre, mais Jeannet tremblant de froid et de peur.

Le Rossai s'arrêta enfin dans une rue écartée, devant un grand bâtiment qui avait l'aspect d'une caserne.

— Nous y voilà, dit-il... Oui, c'est bien ici... Mais, diable ! tout est fermé !... qu'y faire ?

Le garnement avait ébauché son plan depuis plusieurs jours, il en avait mûri les moindres parties et il était sûr de réussir.

Il avait atteint l'âge heureux où l'on ne doute de rien, où l'on entreprend allègrement les entreprises les plus difficiles et où l'on ne cesse d'envisager la vie avec confiance.

Mais voici qu'il avait à réaliser ce plan. Il avait à faire le premier pas dans une nouvelle voie et, dès ce premier pas, le Rossai sentit toute sa belle confiance s'en aller en fumée.

Il resta tout un temps, Jeannet à la main, à considérer la façade de l'auberge. Une seule fenêtre éclairée perçait le brouillard, une fenêtre du deuxième étage.

Que faire ?

Le Rossai ne savait pas résoudre cette question.

— Rester ici, il ne faut pas y songer, poursuivit-il. Quant à moi, peu importerait, mais ce pauvre Jeannet est à demi-mort de froid. Sonnés ? Ils n'ont qu'à choisir : ouvrir ou nous lancer quelque chose à la tête. Pourvu qu'un agent de police ne nous aperçoive pas, sinon nous retournons chez le vieux. Mais bah ! comme si les agents de police se risquaient dans un pareil brouillard !

Il traversa la rue, après avoir dit au petit :

— Reste ici.

— Ne t'en va pas, Rossai, implora le petit bonhomme.

— Pour qui me prends-tu ?

Le Rossai avait saisi la sonnette. Celle-ci tinta dans la nuit.

Rien ne bougea.

Après avoir attendu quelque temps, le Rossai se remit à sonner plus fort, plus longuement.

Enfin la fenêtre éclairée s'ouvrit et une voix profonde demanda :

— Qu'y a-t-il ? Est-ce qu'il y a le feu ?

Le Rossai dut réprimer un cri de joie.

Il avait reconnu cette voix.

— C'est moi, Charles !

— Qui ?

— Le Rossai, le joueur d'accordéon...

— Et que viens-tu faire ici à cette heure, nom d'un petit bonhomme ?

— Descends vite !

— En voilà des histoires, reprit la voix, tandis que la fenêtre se refermait.

Quelques instants plus tard la porte s'ouvrait.

— Eh bien, qu'y a-t-il, Rossai ?

— J'ai quelque chose à te dire.

Et appelant le petit qui se trouvait toujours là où il l'avait planté, le Rossai poursuivit :

— Viens Jeannet... C'est mon frère... Nous nous sommes enfuis de la maison.

— Enfuis de la maison ? Nom d'un petit bonhomme !... Allons, montez avec moi, sapristi !... Il n'y a plus d'enfants !...

Et suivi des deux garnements, l'ami du Rossai monta l'escalier, ouvrit une petite chambre au second étage, aux murs blanchis à la chaux, et dont l'ameublement se composait d'un lit, d'une table au-dessus de laquelle un miroir était pendu ; deux coffres, deux chaises complétaient l'ameublement. Une lampe à pétrole éclairait le petit appartement.

Qui donc en était l'hôte, auquel le Rossai avait songé dans sa détresse ?

L'enfant lui-même n'aurait pu le dire.

Il ne le connaissait que depuis une semaine.

Au cours d'une soirée où il était en tournée avec l'accordéon, il avait joué durant certain temps dans un café où il y avait un public assez nombreux.

L'ivresse avait rendu certains buveurs généreux, si bien que, lorsque le Rossai eut fait sa tournée, bien des pièces de nickel brillaient entre les pièces de cuivre.

Voilà qu'un des assistants s'écria :

— Allons, joue nous la Carmagnole !

— Je ne le sais pas, répondit le Rossai.

— Joue donc !

— Mais je ne le sais pas...

— Ah, tu ne veux pas !... Je te le répète, joue, ou rends nous nos sous

Le client s'était approché du garçonnet et l'avait saisi par l'oreille.

— Allons, joue !

— Je ne le sais pas !... Lâchez moi !... Ai !

Le Rossai voulut se défaire de son agresseur, mais celui-ci le tenait solidement.

Un cri de douleur lui échappa, mais il ne se tint pas pour battu et envoya un rude coup de pied dans les jambes de l'ivrogne.

— Pas de ça ! s'écria celui-ci... Viens ici, vipère, que je t'écrase !...

Il tenta de saisir notre héros par le cou pour lui asséner un coup en plein visage.

Tandis que le Rossai se jetait de côté et que le buveur essayait de nouveau de le saisir, un jeune homme, assez bien mis, et qui semblait doué d'une grande force corporelle, car il était bien musclé, avec une large poitrine et un cou de taureau, s'était approché des batailleurs.

— En voilà assez, dit-il d'un ton calme, en se postant entre le Rossai et l'amateur de la « Carmagnole ».

Cette intervention en faveur du petit joueur d'accordéon ne sembla pas du goût de l'ivrogne.

— Mêlez-vous de vos affaires !... J'en fais à ma guise ! grommela-t-il.

— Il se peut, répliqua son interlocuteur. Mais ne m'empêchez pas de faire ce que je fais. Et je ne veux pas que vous tourmentiez davantage cet enfant. Est-ce compris ?

— Il jouera la « Carmagnole » ou j'aurai sa peau !

Et l'individu fit un pas dans la direction du Rossai...

Au même moment, il se sentit agrippé par l'épaule et projeté contre le mur de l'établissement, car la main de Charles était une main de fer.

L'ivrogne ne se tint pas pour battu. Il se ramassa sur lui-même et sauta sur son adversaire. Il tenait un couteau poignard dans sa main musclée.

Pareil au buffle trapu qui attend l'attaque du tigre, Charles se tenait prêt à la riposte. Au moment où il allait plonger son couteau dans la poitrine de son adversaire, l'ivrogne reçut un coup de tête qui l'envoya rouler à terre, inanimé.

— Bravo ! s'écrièrent les assistants.

Charles se tourna vers les camarades du buveur et leur dit, en désignant celui-ci.

— Si je puis vous donner un bon conseil, emportez-le d'ici, sinon je me chargerai de ce soin.

On ne lui fit pas répéter son invitation. Les amis avaient senti, sans doute, quelque velléité d'intervenir, mais la force corporelle dont Charles avait fait preuve leur en imposait. L'attitude des autres consommateurs faisaient d'ailleurs prévoir qu'ils seraient intervenus.

Ils n'insistèrent donc point et enlevèrent leur camarade sur leurs épaules. Ils se hâtèrent de s'éloigner.

Le Rossai avait assisté, muet de surprise, à cette scène. Il n'en pouvait croire ses yeux. Il se disposait également à s'éloigner, car, quoi qu'il sentit intérieurement une grande reconnaissance pour son courageux protecteur, il ne sentait pas le besoin de le remercier de son intervention.

Mais Charles lui adressa la parole :

— Approche-toi, assieds-toi et prends un verre avec nous. J'ai à te dire deux mots.

Le Rossai, dont les prunelles exprimaient la reconnaissance que lui inspirait la courageuse action de celui qui venait de risquer sa vie pour le défendre, prit place à ses côtés.

De ce moment data entre ces deux une amitié inaltérable, à laquelle la mort seule mit fin.

Quelle chose curieuse que la sympathie ! L'on rencontre quelqu'un qu'on n'a jamais vu, et à première vue l'on se dit immédiatement : Cet homme me plaît ! Il m'a l'air d'un brave cœur. On se trouve en présence d'un autre individu, et l'on se dit : ça ma l'air d'un vaurien. Je ne saurais sympathiser avec lui ! Et d'ordinaire, ce premier sentiment correspond à la réalité.

N'y aurait-il là qu'un simple jeu du hasard, ou serait-ce des souvenirs d'une vie antérieure ?

— Bois donc ! A la santé de l'homme à la Carmagnole !

Et se tournant vers un homme assis à ses côtés et qui fumait un gros cigare, il lui dit en Anglais :

— Voilà ce qu'il nous faudrait pour remplacer ce pauvre Pedro... Il est solidement bâti, et m'a l'air assez déluré... Je ne crois pas qu'il manque d'aplomb...

— En effet, répliqua le fumeur, également en anglais, ce serait une solution... Demandez-lui d'où il vient et s'il consentirait à nous accompagner.

Charles posa cette question au Rossai et celui-ci dépeignit en quelques mots la vie qu'il avait menée jusque là.

— Voudrais-tu nous accompagner ? lui demanda son nouvel

ami, quand il eut terminé son récit. Nous sommes des acrobates et travaillons pour le moment à la Scala... Nous avons un compagnon de ton âge environ, mais le malheureux est devenu malade et est mort à l'hôpital... Tu auras bientôt appris le métier et tu auras ainsi un gagne-pain assuré, la vie durant. Accepterais-tu ?

Le Rossai ne tergiversa pas longtemps.

Il répondit bien vite :

— Comment donc, si j'accepterais ! Et avec plaisir !

— Ton père le permettrait-il ?

Il n'avait pas songé à cela. Son visage se rembrunit et il secoua la tête.

— Demande-le lui.

Le Rossai se mit à rire amèrement.

— Il vit des sous que nous récoltons, dit-il. Il est aisé de comprendre qu'il ne consentira jamais à nous lâcher...

— Tu pourrais lui envoyer de l'argent.

— Il ne se laissera pas prendre à cette promesse... Et je ne puis que lui donner raison, car si jamais j'en arrive à sortir de ses griffes, il ne touchera plus un rouge liard de moi !

— Je le regrette, reprit Charles. Tu pourrais nous être utile. Ecoute, j'habite ici et nous restons encore une quinzaine de jours à Liège. Si tu en arrives à persuader ton père, viens me le dire.

Le petit joueur d'accordéon quitta l'auberge et ne cessa de songer à l'acrobate et à la conversation au cours de laquelle on lui avait fait une offre qui lui paraissait si tentante.

— Je n'en soufflerai mot au vieux, songea-t-il... Il préférerait m'assommer plutôt que de me donner la liberté... Mais j'accompagne Charles ! Demain je saurai quand il quitte la ville et je compte bien le rejoindre avec Jeannot. Oui, j'emmène Jeannot, et les quatre pièces de cent sous !...

Rien au monde n'aurait pu faire démordre le Rossai d'un plan une fois arrêté... Le garçon possédait une force de volonté remarquable, trempée par une existence pleine de soucis et de privations.

Chaque jour, vers la même heure de nuit, le Rossai se rencontrait avec son nouvel ami dans l'auberge.

Lorsqu'il apprit que Charles allait quitter Liège deux jours plus tard, pour se rendre à Paris, il décida de prendre la fuite le lendemain avec son frêrot. Il n'avait pas jugé utile de communiquer son plan à celui-ci.

— Le petit est trop craintif, se disait-il. Il se trahirait, tant il est peureux. Lorsqu'il sera temps, je le prévenirai et il finira bien par m'accompagner.

Et le voici, avec son petit Jeannot, en présence de son grand

ami. Il lui communiqua son plan de l'accompagner à Paris te d'apprendre au plus vite le métier...

— Et votre père, est-il d'accord ? demanda l'acrobate. Sinon, il n'y a rien de fait, car cela pourrait nous occasionner beaucoup d'ennuis.

— Il nous a jetés à la rue, répliqua le Rossai, et nous a défendu de revenir jamais.

Ceci n'était pas la vérité, mais on n'avait jamais enseigné au Rossai d'être très scrupuleux.

— Cela arrange les choses... Et ce petit ?

— C'est mon frère Jeannot... Il veut apprendre, lui aussi, à faire des tours.

L'acrobate jeta un regard scrutateur sur le chétif garçonnet qui se trouvait devant lui, si timide qu'il n'osait lever les yeux.

Charles réfléchit un moment. .

Son visage exprima du désappointement.

— Il ne nous faut qu'un aïds, dit-il. Nous ne saurions en accepter deux...

Le Rossai sursauta, comme si on l'eut jeté un seau d'eau froide sur le corps.

Il ne s'était pas attendu à un refus et n'avait pas envisagé cette éventualité désastreuse.

Comme frappé de mutisme, il considérait son ami en silence.

— Pourtant, il faut que Jeannot m'accompagne, dit-il enfin. Que ferait-il sans moi, le pauvret ?

Le petit saisit la main de son grand frère.

L'idée seule qu'on pouvait l'abandonner et qu'il serait forcé de rejoindre seul son taudis, pour rester en butte à mille mauvais traitements, le faisait frémir.

— Ne t'inquiètes pas, lui dit le Rossai. Nous ne nous séparons pas, mon petit, dussions-nous, à bout de ressources, nous jeter dans la Meuse !

Charles, touché, considérait les deux garçons sans rien dire.

— Nous nous arrangerons, dit-il enfin. Demain j'en causerai avec mon compagnon. On pourra peut-être arranger les choses... Peut-être !...

Le Rossai faillit jeter un cri de joie. Il dut se retenir pour ne pas se jeter au cou de l'acrobate.

— N'avez-vous pas faim ? reprit ce dernier.

— Moi pas, répondit le Rossai. Mais Jeannot bien. J'ai volé une croûte de pain au vieux, mais le petit a dû se coucher sans manger.

— Je n'ai pas faim, reprit le petit. J'ai grand froid et je suis très fatigué.

— Il est préférable que vous restiez ici, reprit Charles. Dé-ha-

billez-vous et couchez-vous. Nous verrons demain ce qu'il y a à faire.

— Nous nous coucherons par terre, dit le Rossai. Ce ne sera pas la première fois.

— Le lit est suffisamment large pour nous contenir tous trois. Faites vite et couchez-vous du côté du mur... Il ne me faut pas tant de place... Allons, vivement, car il faut que je me lève tôt demain.

Bientôt les deux enfants furent couchés dans les bras l'un de l'autre, et chaudement recouverts. Ils dormaient, la tête éclairée d'un rayon de la lune, qui avait fini de dissiper le brouillard, tandis que l'acrobate, accoudé sur l'oreiller, les considérait tristement.

Lui aussi, avait eu une enfance misérable.

---

#### CHAPITRE 4.

---

### Une nouvelle existence.

Lorsque le Rossai s'éveilla, il faisait grand jour. Le garçon regarda autour de lui d'un air effaré, sans se rappeler tout d'abord où il se trouvait, ni les événements qui l'avait conduit là.

Un instant, son visage exprima de la terreur, mais il se rasséna bien vite en apercevant Jeannot, qui, étendu à ses côtés, dormait encore profondément. Sur le visage du petit se lisait une paix profonde.

Pareils à des vues cinématographiques, les événements de la veille se suivaient l'un après l'autre dans le cerveau du Rossai.

— Pourvu que Jeannot puisse nous reconduire, dit-il. Sinon, je reste également ici... En ce cas, nous tâcherons de nous débrouiller... Avec un accordéon et une paire de bonnes jambes, on ne meurt pas de faim... Mais le vieux et la police sont choses dangereuses pour nous.

La porte s'ouvrit tout à coup, et Charles entra, suivi du

compagnon que le Rossai lui avait vu quand il avait fait connaissance avec lui.

— Voici nos deux collaborateurs, dit l'acrobate en anglais. Le petit ne rendra pas de grands services, mais le grand en vaut deux... C'est donc entendu ? Ils nous accompagnent tous deux ?

— Oui, répondit laconiquement l'Anglais.

— Je m'occuperai de pourvoir à leurs besoins; vous allez à la gare ?

— Bien.

Et l'Anglais, sans plus s'occuper des enfants, serra la main de son camarade et sortit.

Le Rossai qui, quoiqu'il n'eut rien compris au court dialogue des deux hommes, se rendait parfaitement compte que le sort de Jeannot et le sien venaient de se décider, regarda Charles d'un air inquiet et interrogateur à la fois.

— Vous nous accompagnez tous deux, lui dit l'acrobate. Levez vous bien vite, car il y a encore beaucoup à faire avant le départ.

Jamais encore le Rossai n'avait éprouvé d'aussi douce sensation. Il lui semblait être au septième ciel.

Il secoua Jeannot et, dès que l'enfant ouvrit les yeux, il lui cria :

— Frérôt, l'on nous accepte tous deux. Nous allons bien loin d'ici... à Paris... Et nous allons apprendre des tours, et nous aurons à manger, et on ne nous battra plus comme plâtre...

Le petit, encore tout ensommeillé, regarda tour à tour le Rossai et l'acrobate, tandis qu'un étonnement candide se lisait sur sa gentille figure.

— Tu lui raconteras tout en déjeunant, reprit Charles. Descendez bien vite, car il faut que je vous équipe convenablement, et nous partons à midi...

— Nous mettrons l'accordéon dans un des coffres.

Les enfants eurent vite fait de mettre leurs pauvres défroques et firent montre d'un appétit féroce en dévorant allègrement les tranches de pain bis, bien beurrées, que l'hôtesse leur servit. Ils ne se souvenaient pas d'avoir jamais fait festin aussi somptueux.

— Charles est un bon zig, fit le Rossai, plein de reconnaissance. Nous lui revaudrons cela, il le mérite bien.

Jeannot ne dit mot, mais les deux grosses larmes qui roulaient sur ses joues amaigries exprimaient, mieux que les plus éloquents discours, ses sentiments de reconnaissance.

Dès que les deux enfants eurent achevé leur repas, Charles les mena dans un magasin, où il leur acheta des habits convenables, des souliers, casquettes, en un mot, tout ce qu'il fallait pour faire de petits bourgeois de nos deux héros.

Un bain et une visite chez le coiffeur achevèrent la métamorphose.

Le « vieux », comme le Rossai nommait son père, les aurait coudoyés sans les reconnaître.

Ils retrouvèrent l'Anglais à la gare des Guillemins et montèrent dans le train de Paris.

— A quoi cela nous servira-t-il, dit le compagnon de l'acrobate, d'avoir dépensé tant d'argent pour habiller de neuf ces garnements, alors qu'à Paris nous eussions trouvé sans peine un grand nombre de gamins qui nous conviendraient mieux !... Méchante affaire ! Que voulez-vous que nous fassions de ce pàlot ?... Passe encore pour l'aîné... Mais le petit n'a nullement l'étoffe d'un acrobate. Si nous lui apprenions quelque tour, il se casserait le cou !

— J'ai mon idée, répartit Charles, qui, dans son for intérieur, ne pouvait que partager l'avis de son compagnon et qui ne voyait nullement le moyen d'utiliser Jeannot.

Il n'avait agi que par amitié pour le Rossai, et aussi par pitié pour Jeannot. Mais il ne voulait pas avouer cela à son camarade, sans doute. L'on pourrait même se demander si Charles se rendait nettement compte des mobiles qui l'avaient fait agir.

L'homme se laisse parfois entraîner par un sentiment de pitié ou de sympathie, sans qu'il démêle les raisons de ses actes. Et cela n'est que juste ! Combien d'actions répréhensibles sont accomplies par contre qui n'ont aucun motif valable ?

Encore avant l'arrivée du train à Paris, Charles s'était fatigué l'esprit, à chercher le moyen de permettre à Jeannot de se rendre utile, mais il ne réussit pas à découvrir quoi que ce soit, et il finit par y renoncer.

— Je crois pourtant que nous pourrions utiliser le petit, lui dit l'Anglais, lorsqu'ils se trouvèrent attablés dans leur hôtel.

— Crois-tu ?

— Oui; ils jouent bien de l'accordéon ?

— Ils n'ont jamais fait que cela.

— Il y aurait peut-être un numéro à trouver pour les deux garnements... Et si l'aîné en arrive à nous assister dans nos exercices, nous n'aurons pas fait une trop mauvaise affaire... Il faudra nous arranger...

Durant le mois que *The Olinkeys*, — c'était là le nom d'artiste des deux acrobates, — passèrent à Paris, ils firent l'éducation du Rossai.. Ils lui enseignèrent le rôle, ou plutôt la partie des exercices qu'il avait à remplir et qui, à Liège, avait été dévolue au pauvre Pédro.

Cela marcha à souhait. Le Rossai semblait être créé pour l'acrobatie.

Après avoir reçu quelques leçons de l'Anglais, qui possédait parfaitement son métier, le Rossai devint l'homme rêvé pour faire le troisième acrobate ; il émerveillait Charles par sa souplesse, et

son agilité, et par la facilité dont il saisissait les petits détails, qui permettent aux acrobates d'accomplir leurs dangereux exercices.

Car, comme c'est d'ordinaire le cas pour ces casse-cou, il importait bien plus de posséder les « trucs » indispensables, que d'être un gymnaste émérité et entraîné.

Quant à Jeannot, qui, dès sa première leçon, avait prouvé que sa faible complexion, et surtout son manque d'adresse, le rendaient impropre au métier d'acrobate, l'Anglais avait fini par lui découvrir un rôle qui lui permettait de se produire aux côtés de son frère et de gagner son pain.

Lorsque The Olinkeys parurent à Bordeaux, où le Rossai abordait la scène pour la première fois, ils récoltèrent un succès considérable, si bien que l'Anglais, pour la première fois depuis le départ de Liège, se montra affable envers son élève.

Il lui frappa sur l'épaule d'un air encourageant et lui dit :

— Bien travaillé, mon garçon... Ça marche ; si notre second numéro réussit de même, je n'ai qu'à me féliciter de mon acquisition.

Le second numéro comportait les débuts de Jeannot.

Le Rossai avait affronté les feux de la rampe avec la même aisance qu'il avait montrée jadis lors de ses tournées de café en café. Mais Jeannot, que la vie de mendiant n'avait pu débarrasser de sa timidité naturelle, était dans les trances. Le malheureux petit suait sang et eau en attendant, derrière les coulisses, le moment d'apparaître en scène.

Les affiches de la représentation l'annonçaient comme « The little musical clown », en lettres minuscules, plutôt comme bouche-trou, vu que les inventeurs mêmes du numéro n'en attendaient pas grand chose.

Mais la direction du music-hall payait le numéro, bien peu il est vrai, et l'Anglais voulait tenter la chance.

Charles se trouvait aux côtés du petit et s'efforçait de lui donner du courage en lui adressant quelques bonnes paroles.

Le Rossai faisait de même, mais le petit semblait plutôt disposé à perdre connaissance qu'à paraître en petit clown devant cette salle brillamment éclairée et bondée de spectateurs.

Le Rossai, les jambes jointes, les mains dans les poches de son large habit de clown, semblait tellement à l'aise, que l'on eut juré qu'il n'avait jamais fait autre chose que de jouer clown.

Son visage, d'ailleurs, était impayable.

L'Anglais, en quelques traits, avait réussi à faire ressortir le caractère gamin de cette tête, si bien que le Rossai présentait la plus comique figure de clown que l'on put imaginer.

Jeannot, par contre, que la poudre qui lui couvrait le visage, rendait encore plus pâle, et qui regardait les gens, de ses grauis

## TABLE DE MATIERES.

	Page
La Fuite . . . . .	4
Un enfant volé. . . . .	8
En route ! . . . . .	13
Une nouvelle existence . . . . .	21
L'émule de Sherlock Holmes . . . . .	28
John M. Steadily et son domestique . . . . .	33
Nouveau retard. . . . .	40
Le hasard et Monsieur Limiet . . . . .	46
Le yacht « The Sea Mew » . . . . .	73
Le crime du Capitaine Onion . . . . .	85
La tempête . . . . .	101
Où Monsieur Limiet reparait . . . . .	112
Une aventure de Taupin. . . . .	124
Une découverte du Rossai . . . . .	142
Dix mètres de laiton . . . . .	150
Le nouveau sultan des Ouyambas . . . . .	168
C'était écrit... . . . .	185
Une constitution, un aéroplane et une émeute . . . . .	202
Le bot de Mister John Steadily. . . . .	217
Un étrange Anglais . . . . .	225
L'Avenir du Rossai. . . . .	240
Au camp boer . . . . .	240
Où Jeannot devient un héros . . . . .	264
Où était resté Monsieur Limiet . . . . .	273
Vers le pôle Sud ! . . . . .	286
Le pôle Sud . . . . .	310
Le Roi du pôle Sud . . . . .	323
L'histoire du docteur Emile Dorango . . . . .	331
Où l'on parle de Jeannot et d'un serpent, de Potard et d'un pachy- derme préhistorique . . . . .	344
Vers l'Océan ! . . . . .	354
Comment Taupin ressuscita et ce qu'il apprit . . . . .	371
Paul Potard et le trésor . . . . .	400
Vers Auckland ! . . . . .	416

Comment le Rossai prouve que Taupin n'a point rêvé . . . . .	431
Ce qui se passa à Bangkok . . . . .	446
Chasse aux tigres et chasse aux millions . . . . .	458
Où le Rossai s'égare . . . . .	475
Chez les étranglens . . . . .	490
Le gamin des rues et la bouquetière . . . . .	507
Kaerloff, le nihiliste . . . . .	534
Un nouveau Robinson Crusoë . . . . .	560
Où nous retrouvons les survivants du Victoria . . . . .	586
Aux mains des Russes . . . . .	608
A Londres . . . . .	624
Une femme de cœur . . . . .	630
Les hannis . . . . .	656
Le plan échoué . . . . .	702
Libres ! . . . . .	727
Une vieille connaissance . . . . .	737
A Kobdo . . . . .	748
Une aventure à Kasgar . . . . .	752
Les aventures de Paul Potard . . . . .	758
La dernière aventure de Taupin, du Rossai et de Limiet . . . . .	766
A Liège . . . . .	792
Tout est bien qui finit bien . . . . .	798

---